



>>> 1987 - 2002 : la décennie et demie

des littératures africaines

En 1986, après quelque quatre-dix années de choix, pour l'essentiel, européens et américains, les jurés du Nobel de littérature "découvrent" l'Afrique et attribuent leur prix au Nigérian Wole Soyinka. Depuis cette date - et pour arbitraire qu'elle soit -, il semble que les littératures africaines aient connu sur leur continent d'origine comme dans l'hexagone un (re)gain de créativité et d'attention. Le nombre de titres publiés s'est sensiblement accru. Les créateurs ont redoublé d'ardeur, relayés par des éditeurs soudain plus attentifs à ces productions venues du sud du Sahara, suscitant par là-même un intérêt naissant auprès de lecteurs curieux jusqu'alors attirés par d'autres aires géographiques. 1987-2002, une décennie et demie de production, d'édition et de lectures qu'il paraît opportun d'observer, tant dans sa création, sur le sol africain et hors de celui-ci, que dans sa présence en France.

En premier lieu, il convient de saluer la consécration de quelques glorieux aînés (Amadou Hampâté Bâ, Ahmadou Kourouma, Mongo Béti) qui, ayant publié leurs premiers livres quelque 30 ou 40 ans plus tôt, ont bénéficié d'une soudaine reconnaissance. Hélas, pour certains, cette gloire fut tardive voire posthume car cette décennie et demie fut aussi celle de la disparition d'une génération pionnière. Tchicaya U Tam'Si, Massa Makan Diabaté, Birago Diop, Amadou Hampâté Bâ, Mongo Béti, Francis Bebé, Léopold Sédar Senghor et quelques autres, venus plus tardivement et disparus prématurément, Jean-Marie Adiaffi, Sony Labou Tansi, Williams Sassine, Ibrahima Ly, ont laissé derrière eux leurs œuvres... Une liste déjà longue et pourtant loin d'être exhaustive.

De nouvelles thématiques

Dans ces quinze années qui ont vu la confirmation de nombreux talents et la révélation de quelques autres, l'incontestable accroissement du nombre de parutions francophones s'est accompagné d'une plus grande liberté dans les thématiques abordées. Délaissant, peu à peu, les chemins obligés du militantisme premier, les écrivains ont pris leurs distances par rapport à l'actualité immédiate et se sont montrés plus exigeants dans l'indispensable présence d'une plus-value artistique, condition nécessaire à la survie de leur œuvre, fut-elle de l'ordre du témoignage.

Des thématiques nouvelles ont vu le jour. Ainsi, l'émigration populaire et prolétaire, très souvent évoquée dans les livres des auteurs maghrébins mais absente des publications de l'Afrique Noire à quelques notables exceptions (Ousmane Sembene, Saïdou Bokoum), a soudain pris place dans les œuvres subsahariennes. Le Congolais Alain Mabanckou a mis en garde contre les miroirs et paillettes de l'émigration dans *Bleu, blanc, rouge*¹, ses "collègues" Daniel Biyaoula (*Agonie*)¹ et Jean-Roger Essomba (*Le Paradis du Nord*)¹ ont fait de même; le dramaturge ivoirien Koffi Kwahulé en a dépeint les dérives sur les jeunes générations dans *Bintou*² et le Togolais Sami Tchak a adopté le masque du rire dans *Place des fêtes*³. À la suite de Calixthe Beyala (*Le Petit Prince de Belleville*)⁴, Bessora choisit le registre de la farce et du burlesque avec *53 cm*⁵ afin de décrire les mésaventures d'une jeune mère africaine et de sa fille dans les couloirs de l'administration française. Quant à la jeune Sénégalaise, Fatou Diome, elle offre un écho actualisé au film

d'Ousmane Sembene, *La Noire de*, avec un recueil de nouvelles grinçantes au titre explicite, *Préférence nationale*¹.

Des "Villes cruelles"

L'urbanisation de la vie africaine est également devenue une réalité littéraire et les "enfants noirs" de ce siècle sont des "enfants des villes" quand ils ne se sont pas transformés en "enfants-soldats". Si, dès 1954, Mongo Béti (sous le nom d'Eza Boto) publiait *Ville cruelle*¹, les grandes capitales sont longtemps demeurées le lieu ultime d'un itinéraire commencé dans les villages où s'achevait la destinée du héros. Désormais, les héros appartiennent à l'univers urbain dès leur enfance. Le Guinéen Tierno Monémbo situe l'essentiel de ses romans dans de grandes métropoles du monde (Abidjan, Lyon, Salvador de Bahia). Le Djiboutien Waberi pour son premier roman choisit pour cadre (et pour titre !) l'un des quartiers populaires de Djibouti, *Balbala*⁵. Depuis Cotonou où il réside, Florent Couao-Zotti investit les zones interlopes de la métropole béninoise dans son roman (*Notre pain de chaque nuit*) et son recueil de nouvelles (*L'Homme dit fou*)⁵ qui mettent en scène les exclus de ce monde. Roman des villes, univers interlopes, il est tout naturel que le "polar" trouve soudain quelques adeptes. Ainsi, Achille Ngoye dont le premier roman avait pour titre *Kin la joie*, *Kin la folie*⁶, est devenu le premier africain à publier dans la "Série noire" des éditions Gallimard (*Agence black Bafoussa*). Bolya (*La Polyandre*)⁵, Moussa Konaté (*Gorgui*)⁷, Abasse Ndione (*Ramata*)³, à la suite de Simon Njami (*Cercueil et cie*)⁸, Modibo Sounkalo Keita (*L'archer*

Bassari⁹ ou Asse Gueye (*No woman no cry*)⁶ se sont également aventurés sur ces "chemins policiers" que Mongo Bédi emprunta (*Trop de soleil tue l'amour*)¹⁰ alors même qu'il retrouvait un second souffle littéraire lors de son retour au Cameroun après plusieurs décennies d'éloignement.

Des voix féminines et graves

Dans cet univers très masculin, les femmes ont, peu à peu, affirmé une parole singulière. Si la Sénégalaise Aminata Sow Fall a poursuivi avec régularité le rythme de ses publications, Calixthe Beyala a imposé une présence, parfois controversée, tandis que Véronique Tadjo a donné libre cours à ses talents d'écrivain et d'illustratrice en s'adressant avec prédilection aux jeunes lecteurs. À l'instar de Ken Bugul qui a pourtant attendu plus de douze ans après *Le Baobab fou*¹¹ publié en 1982, avant d'effectuer un retour à la littérature avec des romans de plus en plus exigeants dans leur écriture (*Riwan, La Folie et la mort*)¹, plusieurs jeunes voix féminines ont, ces dernières années, investi le champ littéraire et se sont emparées de sujets graves et douloureux : le sida (Abibatou Traoré avec *Sidagamies*)¹, l'excision (Fatou Keita avec *Rebelle*)¹², la détresse des sans-papiers (Nathalie Etoké avec *Un amour de sans-papiers*)¹³ ou l'exil et le racisme (Fatou Diome avec *Préférence nationale*)¹.

Des bruits, des fureurs et des livres

Bien évidemment, les écrivains dans leur ensemble sont demeurés attentifs aux bruits et fureurs qui n'ont pas manqué sur leur continent et les drames qui ont ensanglanté l'Histoire récente se retrouvent dans leurs publications. Ainsi l'opération "Écrire par devoir de mémoire", initiée par le Tchadien Nocky Djedanoum, a permis à une dizaine d'écrivains de porter un autre regard sur le drame rwandais. Parmi les titres publiés dans cette opération, il convient de signaler le roman du Sénégalais Boris Boubacar Diop (*Murambi ou le livre des ossements*)¹⁴, le journal du Djiboutien Waberi (*Moisson de crânes*)⁵ et les témoignages recueillis par l'Ivoirienne Véronique Tadjo (*L'Ombre d'Imana*)¹⁵.

Parmi les douleurs de l'heure, celles des enfants-soldats ont trouvé un large écho dans les pages des écrivains : à la suite du Nigérien Ken Saro-Wiwa et de son livre novateur sur la guerre du Biafra (*Sozaboy*)¹⁵, d'autres romanciers ont engagé dans la tourmente quelques jeunes héros, ainsi Ahmadou Kourouma (*Allah n'est pas obligé*)¹⁶, Emmanuel Dongala (*Johnny chien méchant*)⁵, Florent Couao-Zotti (*Charly en guerre*)¹⁸, ou bien encore Tierno Monénembo emportant dans la folie le jeune héros de *L'Ainé des orphelins*¹⁶.

Dans cet ensemble, quelques créateurs ont volontairement et efficacement choisi des chemins de traverse, sans jamais

renier leur continent d'origine, ils ont emprunté des traces originales faisant leur la formule provocatrice du Djiboutien Waberi qui avait déclaré vouloir être "d'abord écrivain, accessoirement nègre". Dans cette mouvance, le Togolais Kossi Efoui (*La Polka*)¹⁶, le Camerounais Gaston-Paul Effa (*Tout ce bleu*)¹⁷, et le Tchadien Nimrod (*Les Jambes d'Alice*)¹⁵ se sont montrés les plus inventifs et ont fait preuve d'audaces et d'accents novateurs.

Traduction... Transmission

Si la production directement écrite en français n'a cessé de croître - et parfois d'embellir - les ouvrages issus d'une autre langue ont bénéficié d'un développement considérable. En 1990, en effet, une enquête montrait qu'une centaine de titres de fiction en provenance du continent africain étaient traduits en français (il faut savoir qu'à la même date 80 titres étaient traduits pour la seule île de Cuba !). C'est dire si des pans entiers de la création africaine demeuraient inconnus du public francophone.

Depuis cette date, le retard a été en partie comblé, révélant soudain des pays qui, jusqu'alors, n'existaient pas sur le plan littéraire. Ainsi le Zimbabwe avec Chenjerai Hove (*Ossuaire, Ombres, Ancêtres*)¹⁵, Tsitsi Dangaremba (*À Fleur de peau*)⁴ et Dambudzo Marechera (*La Maison de la faim*)¹⁸, le Soudan avec Taïeb Saleh et Jamal Mahjoub (*Le Télescope de Rachid*)¹⁵ ou la Tanzanie avec Abdulrazak Gurnah (*Paradis*)¹⁹... Derrière les maîtres nigériens Chinua Achebe et Wole Soyinka, leurs jeunes compatriotes ont imposé leur regard : Ben Okri (*La Route de la faim*)¹⁰ et Buchi Emecheta (*Citoyen de seconde zone*)²⁰ depuis leur exil londonien mais aussi leurs aînés Meja Mwangji, Nkem Nwamko ou Ken Saro-Wiwa. En Afrique du Sud, les pionniers de la lutte n'ont plus le monopole de la parole littéraire, Njabulo Ndebele (*Fools*)²¹, Ivan Vladislavic, Zakes Mda (*Le Pleureur*)¹⁸ ou Marlene Van Niekerk (*Triumph*)²² sont venus les relayer et imaginer une suite littéraire à l'après-apartheid. Les écrivains lusophones, si longtemps absents, ont, eux aussi, trouvé droit de cité et derrière l'Angolais Luandino Vieira, ses compatriotes Pepetela (*L'Esprit des eaux*)¹⁵ et Manuel Rui (*Le Porc épique*)¹⁸, le Mozambicain Mia Couto (*Terre somnambule*)⁴, le Cap-Verdien Germano Almeida (*Le testament de M. Napumoceno da Silva Araújo*)²³ ont, à leur tour, inscrit leur pays sur les catalogues des éditeurs francophones.

Du nouveau dans les catalogues

Si l'édition africaine - qui mériterait une observation plus longue et plus attentive - semble connaître des difficultés inhérentes à cette activité culturelle et commerciale singulière ou tributaires des soubresauts de l'actualité, les éditeurs européens ont, quant à eux, ouvert plus largement leur catalogues à ces œuvres venues du sud du Sahara. Ainsi, cette dernière décennie a vu la naissance de

1 Présence Africaine

2 Lansman

3 Gallimard

4 Albin Michel

5 Serpent à plumes

6 L'Harmattan

7 Le Figuiier

8 Lieu Commun

9 Karthala

10 Julliard

11 NEA

12 NEI

13 Cultures croisées

14 Stock

15 Actes Sud



plusieurs lieux de publication : le théâtre a trouvé un accueil chaleureux avec les éditions Lansman, les éditions du Serpent à plumes ont réédité de nombreux auteurs dont les œuvres demeuraient indisponibles et ont offert une première chance à quelques-uns ; après avoir publié les deux volumes de *Mémoires* d'Amadou Hampâté Bâ, les éditions Actes Sud ont créé la collection "Afriques" consacrée à l'ensemble des pays de l'Afrique subsaharienne. Les éditions Gallimard avec "Continents noirs", les éditions Dapper, émanation de la fondation éponyme, ou les éditions Moreux ont, pour leur part, choisi de mêler des publications issues de l'Afrique mais aussi de l'Océan Indien, de la Caraïbe et de l'Amérique du Nord, réunissant ainsi l'ensemble du "monde noir". Une option qui avait été celle des collections pionnières "Encres noires" des éditions L'Harmattan et "monde noir" (devenue "monde noir poche") des éditions Hatier, cette dernière longtemps absente et récemment réapparue sur le marché.

Quels livres pour quels publics ?

Cette présence accrue dans les vitrines et les rayons des librairies et relayée par l'attribution de quelques prix littéraires (Livre Inter, Renaudot et Goncourt des lycéens attribué à Kourouma), par une plus large place accordée dans la presse, ou par l'organisation de manifestations ponctuelles (Étonnants Voyageurs à Saint-Malo et Bamako, Salon du livre de jeunesse de Montreuil) ou spécialisées (Festival international des Francophonies, Fest'Africa), a assuré une médiatisation, bienvenue et nécessaire, suscitant l'intérêt d'un lectorat nouveau. Durant les décennies pionnières, les lecteurs spontanés étaient essentiellement guidés par un attachement, personnel ou familial, au continent africain. Plus tard, les années 70 et 80 furent dominées par des motivations plus politiques et militantes. Ainsi, la lutte contre l'apartheid ou pour la libération de Mandela, la dénonciation de quelques régimes dictatoriaux ou, de façon plus évidente, l'implication dans une coopération humanitaire ont conduit quelques militants vers des lectures africaines

collatérales. Depuis ces dix dernières années, les littératures africaines bénéficient désormais de l'intérêt de lecteurs qui n'attendent pas une actualité politique, un engagement militant ou toute autre motivation circonstancielle pour s'adonner au plaisir d'une découverte. Les littératures africaines conquièrent un public neuf, curieux et exigeant, qui s'intéresse aux auteurs africains comme il s'intéresse à ceux des autres continents.

Vers une normalisation

Sans être béat ni inconsidérément optimiste, il est juste d'observer que ces manifestations d'intérêt ont certainement contribué à normaliser le regard porté sur ces littératures, à les juger, sans commisération ni condescendance, avec les mêmes (im)partialités que les autres littératures. Toutefois, l'essentiel du pouvoir économique de la production, de la diffusion et des moyens de promotion étant encore, pour l'essentiel, situé en Europe, les auteurs sont, à l'heure actuelle, souvent condamnés (dans le monde francophone en particulier) à recourir aux services - et donc aux choix - des décideurs occidentaux. L'écueil corollaire étant alors - volontairement ou non - de voir ces littératures modelées à l'aune d'un jugement européocentré.

Il est pourtant grand temps que les livres africains s'inscrivent, sans ostracisme ni fausses gloires, sans complaisances ni rejets imbéciles, aux côtés des œuvres des autres continents. Que l'on ne dise plus systématiquement que Sony Labou Tansi est le Molière africain et Soyinka le Shakespeare noir mais, revanche légitime, qu'un jeune écrivain français, anglais, portugais ou suédois soit un jour prochain qualifié de Kourouma blanc, d'Hampâté Bâ scandinave ou de Chenjerai Hove européen...

Bernard Magnier

Journaliste, spécialiste de la littérature africaine,
directeur de la collection "Afriques" chez Actes Sud.